

Annoncer l'Évangile aux pauvres

« Il faut instruire les ignorants, évangéliser les pauvres. C'est la mission de Notre Seigneur. C'est la mission de tout prêtre, la nôtre en particulier : c'est notre lot. Aller aux pauvres, parler du Royaume de Dieu aux ouvriers, aux humbles, aux petits, aux délaissés, à tous ceux qui souffrent. Oh ! que nous est-il permis d'aller comme Notre Seigneur, comme les apôtres, « dans les lieux publics et les maisons » (Actes 20, 20), sur les places, dans les usines, dans les familles, porter la foi, prêcher l'Évangile, catéchiser, faire connaître Notre Seigneur » (in Tome 4 du Procès de canonisation).

La grâce et la vocation qu'Antoine Chevrier a reçues durant la nuit de Noël 1856, se sont révélées êtres à la fois mystiques et apostoliques. C'est-à-dire que l'attrait irrésistible ressenti pour Jésus-Christ né dans la pauvreté, s'est avéré être, en même temps, un « attrait » pour évangéliser les pauvres. Et ce qu'il a connu à ce moment-là, ce qu'il connaîtra par la suite (et dans la suite) de Jésus-Christ, vont aller de pair avec une profonde et insatiable aspiration à « faire connaître ». Non seulement pour Antoine, « connaître Jésus-Christ, c'est tout », mais « faire connaître Jésus-Christ aux pauvres » sera la vie et l'amour du véritable disciple.

Antoine Chevrier était né de parents pauvres, mais sa formation cléricale l'avait éloigné du contact de la pauvreté. Quand il arriva à la Guillotière après être passé de la rive droite du Rhône à la rive gauche, il fut rapidement confronté à la misère et la détresse de nombre d'ouvriers et de leurs familles. Mais ce sont surtout les inondations de mai 1856 qui l'ont littéralement « plongé » dans la souffrance des pauvres de la Guillotière, et après l'illumination de Noël, il va vraiment devenir l'apôtre des pauvres, mieux encore : le frère des pauvres.

Les archives de l'histoire nous ont laissé des descriptions terribles de la population installée à la Guillotière dans les années 1850. Tout particulièrement une enquête très officielle conduite par un certain A. Audiganne sur les « Populations ouvrières » (titre de son travail) en France. Voici les termes dans lesquels, en 1852, celui-ci décrit avec exagération et mépris ce quartier : « Là campe la partie la plus nomade de la population ; là se sont donné rendez-vous les gens tarés et sans aveu, en un mot les éléments viciés qu'une grande agglomération d'hommes renferme presque toujours en son sein ».

Dans les années 1860 et 1870, une évolution se produira, qui verra une partie des ouvriers de la Guillotière, employés dans les nouvelles industries du fer ou dans les industries chimiques naissantes, se retrouver mieux lotis que le monde ouvrier de la Croix-Rousse victime d'une grande crise de la soierie. Mais à partir du moment où Antoine Chevrier a choisi de rejoindre les pauvres, il va rencontrer les misères les plus poignantes. La plupart des travailleurs de la Guillotière, récemment « échoués » dans ce faubourg qui devient chaque jour plus peuplé, sont soumis à des conditions de vie et de travail inhumaines. Les salaires sont insuffisants, les tâches à assurer parfois dangereuses, il n'y a ni sécurité sociale, ni congés. Nombre de logements sont précaires. Parce que de nombreuses familles sont trop pauvres, beaucoup d'enfants sont obligés de se mettre au travail dès l'âge de huit ans !

La plupart des familles qui ont fini par arriver là ont un passé chrétien ; presque tous ces gens se considèrent encore croyants. Mais la pratique et les connaissances religieuses sont très restreintes, et la majorité de ces nouveaux ouvriers estiment que l'Église les a abandonnés, cela d'autant plus que, dans les conflits politiques qui traversent la société française, l'Église de France est opposée dans son ensemble à la République, et que l'immense majorité du clergé et des pratiquants affiche sa solidarité avec les partis monarchistes. A partir de 1860,

l'opinion ouvrière lyonnaise, à la Guillotière comme à la Croix-Rousse (ce dernier quartier étant le quartier historique des canuts), va se cristalliser contre l'Eglise. Il est vrai que le Lyon de l'époque est une terre où se développent de façon pionnière maintes idées révolutionnaires. Ainsi, non seulement le socialiste utopique Charles Fourier, mais également le théoricien libertaire Pierre-Joseph Proudhon et le révolutionnaire anarchiste Michel Bakounine ont vécu à Lyon.

Antoine Chevrier fera progressivement la découverte de la condition ouvrière. Il sera, dès 1856 et jusqu'à sa mort, considéré comme un ami du pauvre peuple, et la présence massive de celui-ci au moment de ses obsèques a été à ce sujet éloquente. Sans doute Antoine a-t-il, au contact de ce peuple pauvre, nourri des idées favorables aux catholiques républicains, mais son engagement n'a jamais été une action politique. Il pouvait tenir des propos sévères, comme ceux-ci prononcés lors d'un sermon à l'église Saint-André: « On dirait, à mesure que les grands de la terre s'enrichissent, à mesure que les richesses s'enferment dans les mains avides qui les recherchent, que la pauvreté croît, le travail diminue, les salaires ne sont pas payés. On voit de pauvres ouvriers travailler depuis l'aube du jour jusqu'à la profonde nuit et gagner à peine leur pain et celui de leurs enfants. Cependant, le travail n'est-il pas le moyen d'acheter du pain ? ». Lors des émeutes révolutionnaires qui secouèrent Lyon (particulièrement au moment de la Commune de 1870), Antoine Chevrier se montrera très concrètement solidaire des prêtres, religieux et religieuses parfois menacés dans leur intégrité physique. Néanmoins, il n'aura lui-même jamais peur du peuple même en colère, et il se montrera compréhensif à l'égard des ouvriers en révolte. En témoignent ces lignes inscrites dans « Le Véritable Disciple » : « C'est la première chose que font les révolutionnaires : nous déposséder, nous rendre pauvres. Ne dirait-on pas que le bon Dieu veut nous punir de notre attachement aux biens de la terre et nous forcer par là à pratiquer la pauvreté, puisque nous ne voulons pas la pratiquer volontairement ? Et c'est quelquefois bien heureux que cela arrive parce que nous nous endormirions dans les richesses et le bien-être et nous ne nous occuperions plus des choses de Dieu ».

Antoine Chevrier s'était trouvé saisi par le Christ : il sera aussi saisi par les pauvres. Et cela animera en lui la passion de leur annoncer l'Évangile, cet Évangile consolateur, cet Évangile de la tendresse dont une des plus douces phrases est celle-ci : « Venez à moi vous tous qui ployez sous le poids du fardeau, et moi je vous procurerai le repos » (Matthieu 11, 28). Pour le Père Chevrier, les pauvres ont droit à l'évangélisation, ils ont droit à la rencontre réelle du Christ. L'un des grands malheurs de ceux-ci, est-il convaincu, c'est qu'ils ont été « privés de la Parole de Dieu, c'est-à-dire de la connaissance de la tendresse du Père et du chemin qui conduit à la joie sans déclin » (selon une formule du Père Antonio Bravo, un ancien supérieur général du Prado).

Jamais le fondateur du Prado ne se « penchera sur » les pauvres avec condescendance, principalement parce qu'il considérera que les pauvres sont nos maîtres, qu'ils sont bien davantage capables que les autres de ressembler au Pauvre Jésus-Christ et de se montrer amis de Dieu. Et la pauvreté qu'il choisira, comme le souligne très justement l'historien (et prêtre de la Mission de France) Jean-François Six dans sa monumentale biographie consacrée à Antoine Chevrier, ne sera pas une pauvreté de moine, mais une « pauvreté de l'envoyé, de l'apôtre, du missionnaire », à l'exemple de Saint Paul qui travaillait de ses mains pour n'être à la charge de personne.

Texte à méditer : Luc 4, 16-28

Jésus vint à Nazareth, où il avait été élevé.

Selon son habitude, il entra dans la synagogue le jour du sabbat, et il se leva pour faire la lecture.

On lui remit le livre du prophète Isaïe.

Il ouvrit le livre et trouva le passage où il est écrit :

L'Esprit du Seigneur est sur moi parce que le Seigneur m'a consacré par l'onction.

Il m'a envoyé porter la Bonne Nouvelle aux pauvres, annoncer aux captifs leur libération, et aux aveugles qu'ils retrouveront la vue, remettre en liberté les opprimés, annoncer une année favorable accordée par le Seigneur.

Jésus referma le livre, le rendit au servant et s'assit.

Tous, dans la synagogue, avaient les yeux fixés sur lui.

Alors il se mit à leur dire : « Aujourd'hui s'accomplit ce passage de l'Écriture que vous venez d'entendre. »

Tous lui rendaient témoignage et s'étonnaient des paroles de grâce qui sortaient de sa bouche.